

**JOSEPH KESSEL**

*de l'Académie française*

# Les enfants de la chance

roman

*nrf*

**GALLIMARD**





## ŒUVRES DE JOSEPH KESSEL

*Aux Éditions Gallimard*

- LA STEPPE ROUGE, *nouvelles.*  
L'ÉQUIPAGE, *roman.*  
LE ONZE MAI, en collaboration avec Georges Suarez, *essai.*  
AU CAMP DES VAINCUS, en collaboration avec Georges Suarez, illustré par  
H.P. Cassier, *essai.*  
MARY DE CORK, *essai.*  
LES CAPTIFS, *roman.*  
LES CŒURS PURS, *roman.*  
BELLE DE JOUR, *roman.*  
DAMES DE CALIFORNIE,  *récit.*  
LA RÈGLE DE L'HOMME, illustré par Marise Rudis,  *récit.*  
NUITS DE PRINCES,  *récit.*  
VENT DE SABLE, frontispice de Geneviève Galibert,  *récit.*  
WAGON-LIT,  *roman.*  
STAVISKY, L'HOMME QUE J'AI CONNU,  *essai.*  
LES ENFANTS DE LA CHANCE,  *roman.*  
LE REPOS DE L'ÉQUIPAGE,  *roman.*  
LA PASSANTE DU SANS-SOUCI,  *roman.*  
LE TOUR DU MALHEUR,  *roman.*  
    I. LA FONTAINE MÉDICIS.  
    II. L'AFFAIRE BERNAN.  
    III. LES LAURIERS-ROSES.  
    IV. L'HOMME DE PLÂTRE.  
AU GRAND SOCCO,  *roman.*  
LE COUP DE GRÂCE, en collaboration avec Maurice Druon,  *théâtre.*  
LA PISTE FAUVE,  *récit.*  
LA VALLÉE DES RUBIS,  *nouvelles.*  
HONG KONG ET MACAO,  *reportage.*

*Suite de la bibliographie en fin de volume*

## LES ENFANTS DE LA CHANCE



JOSEPH KESSEL

*de l'Académie française*

LES ENFANTS  
DE LA CHANCE

roman

*nrf*

GALLIMARD

© *Editions Gallimard, 1934.*

Extrait de la publication



*Ce roman a été écrit en 1933. Et son action se déroule au cours de la même année.*

*Pour comprendre pleinement certains de ses épisodes, il faut se souvenir que, alors :*

*Le Maroc était sous protectorat français.*

*La révolution espagnole était celle qui avait détrôné Alphonse XIII et proclamé la République.*

*La grande guerre à laquelle parfois il est fait allusion était la guerre de 1914.*



En ce jour de carnaval, dont la ville européenne et les ruelles arabes ont encore gardé le souvenir, le capitaine Ordi, qui commandait une escadrille affectée à Casablanca, attendait, pour quitter le champ d'aviation, que s'y fussent posés les appareils espagnols. Il avait mission de recevoir leurs pilotes et de les conduire à la fête.

L'après-midi de février était assez avancé. De larges pans d'ombre s'étendaient au pied des bâtiments. Malgré cela, un air chaud, porté par les souffles du Sud, glissait mollement sur l'herbe rase du terrain. Les hangars déserts semblaient livrés à de petits monstres métalliques, aux hélices immobiles comme des antennes endormies. Le silence était absolu dans les ateliers, sonores à l'ordinaire du heurt des marteaux et du sifflement des limes, de la rauque haleine des chalumeaux.

Le capitaine Ordi goûtait cette paix singulière et se réjouissait du repos qu'il avait pu accorder, aux hommes et aux machines volantes qui dépendaient de lui.

Au cours de la promenade automatique qui le

menait d'un bout à l'autre des constructions alignées sur le bord du terrain, ses regards allaient à la manche à air mal gonflée par le vent nonchalant, au ciel tendre et lisse, aux lignes de l'unique avion paré à tout hasard. Trois jeunes gens, assis à l'arabe sur leurs talons, s'appuyaient au fuselage. C'étaient le sergent pilote, le caporal radio et le mécanicien de l'équipe de garde.

Ordi consulta sa montre, la note de service qui portait l'heure à laquelle avaient décollé les avions du Maroc espagnol et se dirigea vers le groupe. Les trois jeunes hommes se levèrent d'un même mouvement, respectueux et libre, que le capitaine aimait chaque fois à surprendre chez ceux qui avaient à lui obéir.

— Ils devraient être là, n'est-ce pas, Vivant ? demanda Ordi au pilote.

— Je pense comme vous, mon capitaine, dit ce dernier.

La voix était neutre, officielle, avec affectation. Ordi remarqua également la raideur d'un corps et d'un visage qu'il connaissait pour vifs et mobiles à l'extrême. Il y eut une pause légère, emplie par les bruits des klaxons qui venaient de la route. Voitures et cars menaient au carnaval les habitants des environs et même de la rouge Marrakech.

— Merci, Vivant, dit le capitaine.

Il se détourna sans hâte, fit quelques pas et, seulement alors, sourit.

L'équipe de garde reprit sa faction.

Assez loin d'elle pour ne pas distinguer les propos, Ordi choisit une caisse d'essence et, pliant en deux son long corps, bourra une pipe. Il avait

la patience presque inusable des vieux pilotes au destin modelé par les éléments.

« Nos voisins ne sont guère pressés, songea-t-il sans amertume. Même pour une permission de carnaval... Le lieutenant de Jasarte est blasé sur les coups heureux... Neveu de ministre... Ordre de le traiter au mieux. Insupportable ? On verra bien. »

Le capitaine demeura sans pensée. Le vent tiède, le vaste champ sillonné de traces de roues, le goût du tabac suffisaient à entretenir son engourdissement.

Il achevait d'épuiser, par lentes aspirations, le contenu du fourneau brûlé quand une jeune femme parut à l'orée du terrain. A sa démarche déliée, à ses seins haut placés, à ses cheveux clairs qu'elle portait longs et à sa robe éclatante, le capitaine reconnut Roberte Elven. Elle avait pour mari l'un des hommes d'affaires les plus habiles du Maroc. On la recherchait et on la dénigrait beaucoup en même temps.

Ayant secoué un peu de cendre chaude, Ordi alla à sa rencontre.

— Vous voulez m'aider à recevoir les officiers espagnols, Madame ? demanda-t-il gaiement.

Roberte Elven le regarda quelques instants sans répondre et secoua la tête.

— Je ne comprends pas, capitaine, pourquoi les gens ne sont jamais naturels, dit-elle enfin. Vous savez très bien que je viens pour mon petit Vivant.

— J'attendais que vous parliez de lui la première.

— Quelle idée ! Tout le monde connaît notre amitié.

Elle offrait à Ordi avec une loyauté entière ses yeux, couleur de jeune noisette et le capitaine, une fois de plus, se demanda si elle jouait l'inconscience à la perfection ou la portait véritablement en elle comme la plus efficace des sauvegardes. Car elle était la maîtresse de Vivant, et personne ne l'ignorait dans l'escadrille.

— Il faut bien que je lui tienne compagnie, poursuivit Roberte. La ville entière s'amuse aujourd'hui et lui, qui aime tant cela, vous le faites rester ici.

Le capitaine se mit à rire et dit :

— Il boude, je l'ai bien vu.

Puis, sur un ton sérieux :

— Je l'aime pour son cran, ses bêtises. Et personne, ici, ne pilote comme lui, pas même des gens qui ont dix fois plus d'heures de vol... Mais c'était son tour...

Roberte voulut protester. Il ne lui en laissa pas le temps, et, penchant vers elle sa figure osseuse, poursuivit à mi-voix :

— Peut-être aurais-je faibli, mais j'ai eu peur que le carnaval lui montât à la tête... Je ne veux pas être forcé de le punir.

— Je l'aurais surveillé...

— En tout cas, il n'est plus à plaindre. Vous lui sacrifiez la fête.

— Oh, les fêtes de Casa, soupira la jeune femme, je les supporte depuis cinq ans.

Elle s'aperçut que le capitaine l'écoutait mal. Le cou tendu, le front creusé, il épiait l'horizon. Roberte suivit l'axe de son regard, mais ne vit rien. Ordi lui-même n'aurait pu assurer qu'il avait

discerné deux ombres minuscules dans le ciel lointain et qu'il y avait surpris un murmure aussi léger qu'un crissement d'insecte. Mais il avait attendu si souvent et avec tant d'angoisse sur les terrains du front de France, du Maroc, de Syrie, le retour chanceux de camarades en péril qu'un sens particulier était né chez lui et qui ne le trompait guère. Bientôt deux avions se découpèrent dans l'air bleu et l'on entendit gronder le chant des moteurs.

— Vivant, commanda Ordi dès qu'il eut reconnu les cocardes espagnoles, menez-moi à leur rencontre.

On eût dit un maître mot. Il ne resta plus trace de mauvaise humeur chez le sergent pilote. Ses yeux légèrement étirés à la chinoise brillèrent de l'excitation des enfants qui jouent. Ses muscles et ses traits furent en mouvement à la même seconde.

Simultanément il cria :

— Ah, c'est chic, mon capitaine.

Se trouva dans la carlingue par deux bonds d'acrobate et pressa le mécanicien.

— En route, en route, Louis.

A travers les premières rafales de l'hélice, le capitaine cria sans grande conviction :

— Pas trop de fantaisies.

Vivant promit d'un signe et aussitôt, sans essayer son moteur, décolla en chandelle folle, se maintint à la limite de la rupture d'équilibre, vira à la verticale, amorça une vrille, rasa de ses roues le plan supérieur de l'appareil qui venait en tête, le suivit bord à bord comme son double et se posa à quelques mètres de lui.

L'officier espagnol se laissa glisser à terre et dit avec un accent assez prononcé :

— Beau sport.

Puis se présenta.

— Miguel Hernandez.

Une vibration assourdissante couvrit la réponse du capitaine. Le deuxième avion passa juste au-dessus d'eux, boucla une boucle, une autre, une autre encore et, au sortir de la dernière, aborda le sol.

Le lieutenant Hernandez, qui avait suivi ces exercices avec une anxiété singulière, dit nerveusement :

— Il n'a pas le droit... Après...

Mais il s'arrêta brusquement, haussa les épaules et courut vers l'avion qui roulait dans la direction des hangars. Une tête d'adolescent casquée de cuir apparut dans la carlingue. Elle était ferme et nette, mais sa pâleur, qui perçait sous le hâle africain, parut étrange au capitaine ainsi que l'application avec laquelle descendit Ramon de Jasarte. Il eut même l'impression que son camarade ébaucha un geste pour l'aider et le retint seulement sur l'ordre d'un regard coléreux.

— Le neveu du ministre est en avance sur le vin du carnaval, grommela Ordi.

Cependant que, défaisant sa magnifique combinaison blanche, Ramon de Jasarte disait :

— Excusez la panne qui nous a mis en retard et merci pour la leçon de pilotage que vous nous avez donnée, mon capitaine.

Il parlait un français très pur. Seule l'intonation rauque et rapide trahissait son origine.



Ordi corrigea doucement :

— Pas moi... le sergent.

— Ivan Vivant, dit le pilote avec un salut rigide.

Ses yeux rencontrèrent ceux de Jasarte. Ce fut un contact bref et sûr, fait d'estime, d'orgueil et de défi naïfs.

— Mes compliments, dit Ramon.

— Permettez-moi de vous présenter les miens, mon lieutenant.

— C'est bon, dit le capitaine. Une semaine d'arrêts ne vous ferait pas de mal. Mais ce n'est pas tous les jours fête.

— Fête ! répéta le sergent.

Sa figure devint inerte. Les lèvres gonflées, il dit :

— Je vais reprendre la garde, mon capitaine.

Ordi considéra un instant ce chagrin désarmant, les joues et le front lisses de Jasarte, la fraîcheur et la hardiesse puériles qui appareaillaient deux visages si différents de climat et de sang.

« Ces petits coqs s'entendraient merveilleusement pour le carnaval. Ils y croient », pensa le capitaine avec un étrange goût de cendre.

Il eût, à cet instant, volontiers remplacé Vivant sur le terrain. Mais cela ne se pouvait.

— Allez d'abord recevoir Madame Elven, dit-il.

— Oh ! c'est vrai, mon capitaine, je vous demande pardon.

Vivant salua Jasarte et, consolé à demi, se mit à courir.

— Il est d'origine russe ? demanda Jasarte...

— Pas le moins du monde. Pourquoi ? Ah ! son prénom... En réalité il s'appelle Jean, mais une

russe qui l'a beaucoup aimé l'a baptisé dans sa langue. Il en a été ébloui... Ivan Vivant. Vous comprenez, il ne pouvait pas laisser passer une telle aubaine.

Ordi mena en riant les officiers espagnols vers une voiture de l'escadrille.

Les faubourgs de Casablanca étaient morts. Seuls, quelques fumeurs de kif, engourdis et le visage absent, se tenaient accroupis sur le seuil d'échoppes basses et des vieillards aveugles, immobiles, tendaient avidement leurs yeux sans couleur vers la rumeur confuse et dense qui bruissait au centre de la ville. Tout semblait suspendu à ce bourdonnement de musique et de voix.

— Arriverons-nous à temps, mon capitaine ? demanda Ramon de Jasarte avec une inquiétude passionnée.

Il avait paru souffrir outre mesure de chaque heurt, de chaque coup de frein. Maintenant que la fête l'atteignait physiquement, ses joues cendrées brûlaient.

— Calme-toi, Ramon, dit son camarade Hernandez sur un ton de prière.

Ils échangèrent en espagnol quelques mots incompréhensibles pour le capitaine Ordi.

Leur voiture avança plus lentement car ils avaient touché la zone où une foule épaisse et affamée de plaisir occupait les abords de la place de la République. Elle brassait des travailleurs abâtardis, aux guenilles sales, des chleus des monts, fiers et secrets, des travestis bariolés, des femmes

qui ne montraient que leurs yeux, des masques hilares, des juifs chevelus, des gens de Malte et de Tanger, des voleurs de bétail et de gros marchands arabes, des nomades et des fonctionnaires, des légionnaires et des matelots. Toute cette matière humaine, serrée et confondue, était possédée par une curiosité dévorante et la passion du spectacle.

Comme le capitaine essayait de glisser son automobile parmi la presse un agent indigène l'arrêta. Sa consigne était formelle. Personne ne devait se rendre en voiture jusqu'à la place.

— Ah non, cria Jasarte subitement enragé, il ne va pas nous obliger à marcher. Passons-lui dessus, voilà tout.

— Il n'y a que trois cents mètres au plus, dit le capitaine.

— Mais au milieu de la poullerie !

— On vous encadrera, puisque vous êtes si fragile, n'est-ce pas Hernandez ?

— Bien sûr, mon capitaine, bien sûr.

Jasarte serra les dents, ouvrit la portière, sauta. Tout le sang s'était retiré de son visage.

— Il est vraiment ivre ou malade d'orgueil, se dit le capitaine en voyant avec quelle impatience Jasarte, ses beaux traits déformés, avançait dans la foule.

Mais quand il l'eut rejoint, Ramon eut un sourire si heureux et si simple que Ordi renonça à le comprendre.

— Regardez, regardez comme c'est beau, s'écria Jasarte.

En bois doré, en toile peinte, en carton colorié,

le cortège burlesque envahissait la place. Ses primitives compositions portaient sur leurs plates-formes des musiciens déchaînés et des filles en sueur qui s'abandonnaient aux démons des grossières bacchanales. Les chars traînaient des rafales de cuivre et des mouvements lascifs. Autour d'eux éclatait et frémissait, dans le vent du soir, un champ de chéchias, de tarbouches, de turbans, de burnous, de voiles et de chèches. Les confettis tourbillonnaient. Les rires, les cris, les chansons, enveloppaient et soutenaient le fracas des orchestres.

Soudain, tout s'arrêta et Ordi crut qu'il perdait la raison.

Vivant ne pensa pas à embrasser Roberte Elven. Il la prit vigoureusement par les épaules et lui sourit. Mais comme il n'était pas plus grand qu'elle, leurs figures se trouvèrent au même niveau et la jeune femme, légèrement, lui toucha la bouche de ses lèvres. Il continua de la tenir avec un sentiment d'amitié fraîche et facile.

— Tu as vraiment du cœur, dit-il, pour avoir pensé à moi aujourd'hui. Viens vite boire quelque chose à notre bar, avant que tu ne partes.

— Mais je reste.

— Comment ? Et les chars, les masques, le carnaval ?

— Je les connais trop. Je m'amuserai plus avec toi.

Laissant glisser ses bras, Vivant conclut :

— Tu n'es pas normale.

Roberte, qui supportait sans peine son inconsciente cruauté, se mit à rire et dit :

— Je sais bien que toi, à ma place...



JOSEPH KESSEL

## Les enfants de la chance

Les enfants de la chance s'appellent Ivan Vivant, Jacques Le Droz, Ramon de Jasarte, et Roberte Elven. Rien ne peut les séparer. Du Maroc à Montmartre, du Río de Oro à la cordillère des Andes, des terrains d'aviation aux salles de rédaction, des boîtes de nuit russes aux anti-chambres du gouvernement, ils dévorent la vie.

Seul le présent existe. Ils ont horreur de prévoir, de calculer, de se ménager l'avenir. Pour un jeu, pour un geste, pour un mot, ils risquent leur situation, leur fortune (quand ils en ont) et leur vie. Ils remplissent les nuits parisiennes de leur tumulte. Ils conduisent des voitures folles et pilotent des avions d'acrobatie.

L'honneur et l'amitié les perdent, et d'autres fois les sauvent. Un moment, ils se croient vaincus et imaginent un spectaculaire suicide collectif. Mais au dernier moment, toujours, il y a la chance.

Le plus étrange, chez ces trois amis, est l'histoire de leur amour commun, et sans jalousie, pour Roberte qui sera à chacun d'eux. Et quand l'heure est venue de changer de route, de dire adieu à la chance, compagne de leur jeunesse, le souvenir de Roberte est tout ce qui reste de leurs belles années.



9 782070 235681



34-III A 23568 ISBN 2-07-023568-8

Extrait de la publication